

Le jour où je suis mort

Quand j'étais petit, je regardais passer les trains. Je me rappelle l'herbe fraîche et verte dans laquelle je folâtrais. La machine arrivait, précédée d'une clameur qui me figeait les tripes dans le ventre, et je guettais au-dessus des arbres les rouleaux de fumée noire, et j'écoutais les gémissements et les cliquetis de ses articulations. Elle passait, feulant des nuages de vapeur par ce qui me paraissait être ses mâchoires, derrière l'étrange dentition du chasse-ballast. Je défailtais de passion en dévorant des yeux ses organes enchevêtrés d'où giclaient continuellement des gouttes d'eau et des gouttes d'huile, salive et sueur de son effort, par quoi se manifestait sa fabuleuse puissance. Elle passait, et je détalais le long de la voie, la face enfouie dans le boa ondulant de fumée grasse qui se dispersait. Des visages me détaillaient par les fenêtres des wagons, des enfants hilares, des adultes apitoyés. Pendant des heures ensuite je recueillais à la racine de mes cheveux les écailles laquées des escarbilles, et je les suçotais.

La loco a cessé de passer vers la fin des années soixante, et je ne me suis pas mis debout. Au début je pensais être un chien, puisque j'aimais tant courir après quelque chose. Mais lorsque je sentis de part et d'autre de mon crâne la croissance obstinée de deux idées drues et lunaires, je compris que j'étais une vache. Une vache malheureuse, car le train ne passait plus, et le champ verdoyant de mon enfance fut labouré par des tractopelles pour y installer un lotissement.

Pendant quelques années je m'éteignis. Une vache sans herbe et sans train est le rêve d'un défunt qui aspire au repos. On me laissait sur un balcon. Je ne bougeais pas du tout, les fientes des oiseaux qui me becquetaient les yeux, au fil des jours, me

changeaient en statue. La Femme Qui S'occupe de Moi se morfondait, elle n'aime pas que je sois mort. Elle finit par acquérir une petite maison bordée d'un grand champ, où elle traîna malgré ses protestations courroucées Celui Qui N'aurait Pas Voulu Que Je Naisse. Elle se rappelait mes roulades extasiées dans l'herbe verte, du temps où je me prenais pour un chien. Elle m'installa sur une chaise-longue au milieu de l'herbe. Le premier jour je souris. Le deuxième jour je regardai. Le troisième jour elle commença à désespérer. Le quatrième jour enfin il plut, il plut à torrents, et la pluie finit par dissoudre mes liens invisibles, je glissai à bas de ma chaise-longue et me vautrai dans l'herbe. J'en mangeai, je m'y frottai jusqu'à devenir vert moi aussi aux genoux et aux coudes. Et puis je cherchai la voie ferrée, mais il n'y en avait pas. Il n'y avait qu'une route.

Pour retrouver l'harmonie de l'enfance j'avais besoin de m'articuler autour d'un temps. La loco passait à heures fixes, tous les jours, une seule fois par jour. C'est ainsi que j'ai découvert les jours : comment cette succession d'obscurité et de lumière m'aurait-elle intéressé ? Je cherchais à quoi accrocher de nouveau mon désir, et j'observai la route. Je dus l'observer des semaines, des mois avant de reconnaître toutes les voitures qui passaient régulièrement. J'avais le temps, je tissais le plaisir de l'habitude. L'inconnu est un échafaudage froid, mais chaque chose qu'on reconnaît dans la vie devient une caresse. On l'attend, on la savoure dans le déroulement de son passage, on berce son absence toute fraîche, puis on recommence à l'attendre. Ma vie devenait très organisée, un flux d'automobiles le matin, un flux le soir, à heures à peu près fixes. Je repérais les visages et je les associais aux carrosseries, exactement comme le faisaient mes amies les grandes Salers dégingandées qui rumaient d'un air rêveur dans le champ de l'autre côté de la route, agitant leurs cornes en forme de lyre pour chasser les mouches. Parfois, de

part et d'autre des barbelés, nous échangeions des meuglements doux : le Moustachu de Six Heures Sept s'était encore soulé la veille au soir, sa vieille voiture tirait comme des algues rêches les longues traînées aigres de sa mufflée. La Femme Battue avait une jolie lueur ce matin, sa gueule de fruit talé rayonnait comme le soleil à travers l'ambre. Son Mari avait mal aux jointures et torturait la boîte de vitesses, comme toujours. Il avait l'opacité du bitume, il puait par saccades, comme un accès de vomissements. Mes cousines et moi ne l'aimions pas, nous en avons peur. Le chien aussi en avait peur, et même les oiseaux, mais nous les vaches étions les plus effrayées. Une jeune femme franchissait ce passage sur les chapeaux de roues, toujours en retard, elle était presque complètement recouverte de cheveux fins, de salive, de gazouillements, et des bouquets d'empreintes de ses quatre enfants. Celle-là nous l'aimions énormément, à cause du chagrin de toutes les vaches qui revient chaque année, quand passe Celui Qui Emmène les Veaux. C'est un dieu très méchant, il arrache de grands lambeaux de nerfs au ventre des vaches et leur siphonne le crâne dans une explosion de coups, de cris et de déchirements, et après cette curée les veaux ne sont plus là, il ne reste que leur absence, quelque chose de monstrueux qui vous écrase comme une punaise sur une pierre.

Son Mari s'arrêtait tous les matins en bas de la côte, près de la haie de prunelliers, La Femme Battue ne le regardait pas descendre de voiture et claquer la portière, elle restait flottante dans ses rêveries où elle s'efforçait de l'inventer amoureux et incompris. Un sourire idiot entr'ouvrait ses lèvres. Son Mari appuyait la main sur le tronc d'un petit poirier sauvage et il pissait sur le prunellier, il vidait là les toxines de sa violence nocturne. Il ne se rendait absolument pas compte du silence qui accompagnait sa miction. Derrière lui venaient pisser les chiens, le poil hérissé de se frotter à une puissance aussi démoniaque, et

les fouines, et les renards, les belettes, les putois, tous les animaux venaient déposer leur méchanceté matinale sur cet horrible autel. C'était un endroit où se concentrait le mal, où on pouvait le circonvenir. On n'y allait que pour se défaire de sa pourriture et repartir léger. La puanteur en était visible de loin, un dôme fluctuant de vapeurs brunes et jaunes qui rayonnait comme un paquet de braises. Tous les matins il pissait là, pour entretenir le culte. Le prunellier et le poirier n'en étaient pas affectés, les arbres pensent autrement que nous. Ça ne les empêchait pas de fleurir.

Voilà posé le décor. Ce matin-là, j'étais au bord du champ, les pieds dans l'eau du fossé, je meuglais avec mes amies Salers massées de l'autre côté de la route, tout contre les barbelés. Parfois je traverse la route en rampant et je passe dans leur champ. Elles s'agglutinent autour de moi, elles me lèchent le muffle et la tête et je m'endors étendu contre le flanc de l'une d'elles. J'ai vu arriver la voiture de loin, il était trop tôt. Son habitacle fuligineux ne laissait plus sourdre la moindre lueur, j'ai tout de suite compris que c'était fini, leur histoire, sa vie, j'ai entendu le claquement lourd de deux cents tonnes sur une courbe d'aiguillage, le bruit que fait un homme en scellant son destin, enfin. Ça ne pouvait pas être, je me rappelais le visage meurtri de La Femme Battue et la lumière qui en émanait. Les Salers s'agitaient, inquiètes parce que j'étais inquiet. Il arriva en bas de la pente, dépassa le poirier et le prunellier, ralentit, recula. Mon cœur battait à me rendre malade : je savais qu'il allait s'arrêter pour pisser, depuis le début il arpentait les coursives de son pénitencier intérieur et pissait à heures fixes, il venait juste de rejoindre sa propre logique. Il recula, tout doucement, et arrêta la voiture. Les Salers se bousculaient, le taureau baissa la tête, c'était une bête magnifique, un vrai bison, l'échine recouverte d'une crinière rousse qui formait de larges boucles, il ne me

quittait pas des yeux, il ne cessait de me demander : Quand ? Je poussai un gémissement. Il fallait, dans le temps d'une miction, que je traverse la route, moi qui ne savait plus marcher debout ni à quatre pattes, que j'ouvre la barrière, que je leur permette de m'aider.

Le Mari de La Femme Battue semblait pisser l'intégralité de sa noirceur, il n'en finissait pas. Je gémissais tandis que le goudron m'écorchait les paumes des mains, le ventre et les genoux. Les vaches m'encourageaient par des meuglements intenses et modulés, je les voyais déjà se blesser aux barbelés, des gouttes de sang se mêlaient à l'acajou de leur robe. L'une d'elle se déchira le muffle et secoua la tête, envoyant jusqu'à moi un faisceau de gouttelettes chaudes dont l'odeur faillit me faire sombrer dans la panique. J'y arrivai pourtant, au moment où j'entendis la portière claquer. J'avais mal partout, une sueur brûlante m'inondait les yeux, je lançai à pleine poitrine l'appel des veaux quand ils sont conduits à coups de trique dans le camion. La voiture montait, prenait de la vitesse, emplie de goudron, de viscères, de sang. J'entendis le taureau mugir, et cette clameur rocailleuse se confondit avec le grondement de la terre dans mes genoux, une force énorme me souleva, puis me rabattit la tête dans l'herbe, et je sentis ma poitrine craquer comme un panier qu'on écrase. Il y eut un froissement de tôle, le hurlement de la machine en roue libre et le bruit sourd d'un corps pris de plein fouet. Une vitre éparpilla dans l'air, comme au ralenti, ses grêlons bleutés. Les Salers mugirent à pleine gorge, je les vis tournoyer dans le champ de mon regard, puis disparaître, sauf celle qui était tombée près de moi. J'avais contre la joue son poil rêche, je sentais son flanc se soulever et un tapotement douloureux, comme s'il pleuvait dedans. La voiture chuintait encore un peu. Le Mari de La Femme Battue était assommé, mais je l'entendais respirer. C'était raté.

Je ne pouvais plus rien dire parce que ma poitrine aplatie avait perdu tout son élan. Je n'avais pas mal, mais j'allais mourir avec la vache couchée contre moi, que j'entendais déjà perdre tout l'écho de sa présence dans la vie. Il ne fallait pas laisser courir l'homme avec son crime qui maintenant décidait pour lui, on n'a pas tous l'occasion d'arrêter le mal. En même temps je sentais que j'allais mourir, et j'avais plus peur qu'au jour de ma naissance, une terreur que rien ne peut décrire. J'appelai de tout mon esprit Celle Qui S'occupe de Moi, je la suppliai de venir. Le martèlement des sabots s'éloignait, j'écoutais dans la terre le galop du troupeau encore lié par la panique.

La respiration du Mari de La Femme Battue changea, je l'entendis gémir, puis sombrer de nouveau dans l'inconscience. Mon cœur battait lentement à présent, j'appelais éperdument Celle Qui S'occupe de Moi et d'un seul coup j'eus ses cheveux blancs dans les yeux, ses larmes sur la bouche. Je ne l'avais pas sentie venir. Je ne sentais plus rien, la conscience aveugle s'étendit en moi comme une flaque d'encre sur un buvard, les odeurs chavirèrent et m'échappèrent, je me retrouvai flottant à la surface de moi-même comme un bouchon, sans perception, dans une terrifiante platitude.

-Le triangle, marmonna ma mère. C'est bon, il respire encore.

Je mourais. La résonnance de la terre se replia dans ses entrailles, je ne comprenais plus rien au monde. En quelques secondes tout ce que je savais m'échappa, toute connivence me quitta comme un liquide et s'évanouit dans les interstices des herbes. Je regardai la vache morte, hébété. Ma mère arriva enfin à ouvrir le coffre de la voiture. Elle poussa un hurlement d'horreur qui réveilla l'homme blessé au volant. Mon père arrivait en courant, accompagné de trois voisins. Ma mémoire me quittait de façon hémorragique, je mourais, je mourais, un siphon me vidait, ne laissant plus de moi que ce que je n'avais jamais

été. Je regardai ma main pleine d'herbe et de terre, écorchée, noueuse. Très lentement, avec précaution, je me redressai.

-C'est la Marie ! hurlait ma mère, en proie à une crise de nerf. Il l'a tuée !

Les hommes se battaient contre celui qui s'était blessé. Ce ne fut pas long. Je ressentis de la pitié pour ce pauvre type qui poussait des petits sanglots de rage. Je tentai de me lever, en m'aidant de la calandre de la voiture. Je ne sais pas pourquoi je fus content d'y arriver. Il me semblait m'éveiller d'un long rêve, dans la grisaille d'un jour de pluie. Et pourtant il faisait beau.

-Ne laisse pas le petit voir ça ! s'écria ma mère, revenant vers moi.

-Il a quarante-sept ans, merde, bougonna mon père. Il pourrait te manger sur la tête.

Elle me serra contre elle, émerveillée, me tâtant doucement et me parlant d'une voix douce et gazouillante.

-Mais tu es debout, mon chéri. Debout ! C'est bien, voyons si tu n'es pas blessé ? Non, des bleus, des coupures.

Elle m'embrassait à petits coups, elle avait encore le visage strié de larmes, elle tremblait. C'était fini. J'étais mort. J'étais un homme.

-Maman, articulai-je avec effort.